



Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **3 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Les Blondes et la Noire	
L'Express - 26 octobre 1995.....	2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales
sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*

L'EXPRESS

L'Express, no. 2312
CULTURE, LIVRES, jeudi, 26 octobre 1995, p. 119

Les Blondes et la Noire

Rinaldi Angelo

Cet éditeur ne supporte pas que l'on se refuse à louer tous les romans de sa boutique. En conséquence, il supprime le service de presse aux critiques indociles. Certes, il n'y a jamais de petites économies pour un patron, mais n'est-ce pas trahir aussi quelque inquiétude quant à la validité de son propre jugement? Les réticences rencontrées par Proust n'ont jamais empêché Gaston Gallimard de dormir - n'y parvenaient que ses maîtresses. Tout, cependant, devrait rassurer notre oncle Picsou: ses choix, qui ne sont pas toujours mauvais, lui apportent le succès, les journaux du bel air sont à sa dévotion. Sa maison a, en outre, acquis une renommée mondiale pour son régime littéraire à base de jambon sans gras, sans maigre, auquel est retiré l'os. Qu'il mette un journaliste au pain sec n'empêche pas le réprouvé de se ravitailler quand même. Le jour où il touche sa paie, c'est un jeu que de jeter par la fenêtre un billet de cinq cents francs au butler qui, justement, à ce moment-là, traversait la cour de l'hôtel particulier, pour aller faire les courses - "James, passez chez l'ami Paul, boulevard Raspail, et, bien sûr, gardez la monnaie."

De la sorte, on s'est procuré le dernier ouvrage de M. Echenoz, et ce détail d'une existence de nabab serait dénué du moindre intérêt s'il n'avait fallu attendre le bon vouloir de James. S'il n'en était pas résulté un

retard dans le compte rendu, la coutume voulant, ici, que tous les livres en bonne place sur la liste des best-sellers soient examinés dare-dare pour l'information. Disons, d'entrée, que ces Grandes Blondes ne modifient pas l'impression passée, celle d'une gratuité sans envol. M. Echenoz, qui a déjà flirté avec le roman policier, continue peu ou prou dans la même voie - et pourquoi pas? Il s'attache, aujourd'hui, aux tribulations d'un producteur de télévision qui lance ses limiers aux trousses d'une ancienne chanteuse. Elle a disparu à la suite d'un fait divers, Gloria Stella, qui n'est autre que la femme fatale et meurtrière chère à Pierre Benoit. Elle gouverne les péripéties qui s'enchaînent, persillées de fantastique. Mais, alors que chaque phrase devrait provoquer un départ dans l'irréel, désaccordée qu'elle est à l'imagination, du fait de la pauvreté du langage, elle retombe, se traîne et aboutit à une espèce de gongorisme râpé. Car la fantaisie qui élève n'est jamais une volonté, elle tient au tempérament. On pense à un Marcel Aymé qui eût été cul-de-jatte, manchot et sourd à la musique des mots. Et, au fond, c'est beaucoup moins l'auteur que l'on juge - homme sympathique, s'il en fut - que ses lecteurs: ils sont allés souvent au cinéma, et prennent volontiers le Louis Lambert de Balzac pour un comédien en vogue.

Qu'ils conduisent une Range Rover n'étonnerait pas à l'excès.

La littérature, a-t-on remarqué, est d'essence volatile. Elle surgit, une fois de plus, là où elle n'était pas convoquée au départ. Où elle est comme une grâce attribuée par l'arbitraire du Ciel à un quidam qui ne prétendait à rien. Sinon à exécuter de son mieux les commandes qui lui assurent son hamburger quotidien, à l'intérieur d'un genre aux règles astreignantes, voué au divertissement sans prétention. Sous la couverture d'une collection moins "populaire", M. Smith, nanti d'un patronyme qui aspire à l'anonymat, aurait fait crier au génie une saison durant. M. Smith n'est qu'un Américain publié dans la Série noire. A la première page on s'aperçoit qu'il a le savoir-faire requis en la matière: le début empoigne par la peau du cou, la suite tient en haleine sans faiblesse, la fin surprend. En apparence, ce n'est que l'histoire de Maggie Rohrer - encore une blonde à la Hitchcock, doublée d'une arnaqueuse.

Acoquinée à un escroc qui a son plein de points de retraite - une image du père, pour l'orpheline, et non un amant - elle détrousse les maris en permission, dans le hall des palaces, sur un air de vieille romance: "Je suis seule ce soir avec mes peines." Rien de son enfance pauvre ne l'a écartée, jusqu'ici, de son constat: "Les hommes réfléchissent avec ce qu'ils



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

ont entre les jambes." Mais le dernier qu'elle ramène dans ses filets appartient-il entièrement à la catégorie? Jack Sharks déconcerte et impressionne cette fille qu'une amoralité inculquée par les coups du sort amène à comprendre les mécanismes de la société où elle se trouve. A refuser le destin de caissière de prix-unique promise aux varices de la cinquantaine. "Elle est désaliénée", chanterait le chœur des brechtiens; d'autres estimerait qu'elle a, de quelque façon, entendu l'injonction de Nietzsche: "Devenez durs." Mi par chantage, mi par persuasion, Jack l'oblige à le suivre à la Jamaïque - les banques ne s'y inquiètent pas de la couleur de l'argent. Par petites touches, M. Smith rend l'île aussi présente que les Afriques où les héros de Graham Greene promènent leur foi chancelante et leur mignonne de whisky. Il va de soi qu'on ne dira ni les rebondissements ni les feintes

d'une intrigue tendue comme une corde à violon.

L'essentiel n'est pas là. A chaque instant, M. Smith marche dans les baskets de ses personnages, lesquels déboulent dans un désordre feint, tous conservant leur part humaine d'incompréhensible jusqu'à dans le crime qui devrait pourtant les niveler.

L'essentiel est dans les rapports qui se nouent entre Jack et Maggie, dans l'ambiguïté d'un amour qui entrave, au lieu d'exalter, dans un duel à fleurets mouchetés, au bord du précipice. La retenue, partant l'efficacité, avec laquelle est montrée l'étreinte serait approuvée de Mme de Lafayette si elle condescendait à la compagnie des garces stéréotypées de la fameuse collection, trop souvent réduites, en tant que femmes, par leurs créateurs phallocrates, aux mœurs de guenons bonobos: "Ils se serrèrent l'un contre

l'autre, mais leurs désirs parurent inégaux, comme s'ils n'empruntaient pas le même chemin." La complexité de ces deux êtres apparaît non à travers l'analyse psychologique, mais dans les gestes et les actes. Sans cesse en action, elle culmine au moment où Maggie cède à la faiblesse et au désenchantement, avec la souveraineté des forts. On regrette que le traducteur n'ait pas soigné le style - Bébé pleurerait peut-être derrière la cloison. On déplore que M.

Smith, pressé par contrat de courir à la ligne suivante, n'ait pu, de-ci, de-là, s'accorder au pas de la promenade, qui est la vraie vitesse du chef-d'oeuvre.

Dame qui pique, par Craig Smith. Gallimard, Série noire, 318 p., 50 F.

Les Grandes Blondes, par Jean Echenoz. Minuit, 250 p., 88 F.

© 1995 L'Express ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19951026-EX-009835P - Date d'émission : 2010-01-03

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)